

LE CLOCHER de l'église St HILAIRE

vers un nouveau chant du coq...

La restauration de l'église St Hilaire et plus particulièrement l'étape actuelle (stoppée par le confinement) nous donne le temps et l'occasion d'évoquer le clocher et son histoire. Ce petit retour dans le passé permet de prendre la hauteur nécessaire pour vous offrir de vraies surprises!

L'église de Tombe située « hors les murs », de l'autre côté de l'Ognon, est la première implantation chrétienne sur la commune. Un ermitage tout proche témoigne de la présence de religieux. Au XII^{ème} siècle, Pesmes abrite dans ses murs un prieuré dépendant de l'Abbaye bénédictine de St Germain d'Auxerre. En 1153, à la demande de François Grignet et de son épouse Isabeau Renevier, débute la construction de l'église actuelle dédiée à St Hilaire de Poitiers.

Nul ne connaît les véritables raisons de son emplacement. Sa situation en fond de rue pose question. Pourquoi pas en position dominante aux côtés du château? Peut-être s'agit-t-il d'une volonté délibérée de créer un axe urbain église/château, la résultante pratique d'une opportunité foncière... ou plus simplement la reprise d'un ancien temple proche de la villa gallo-romaine.

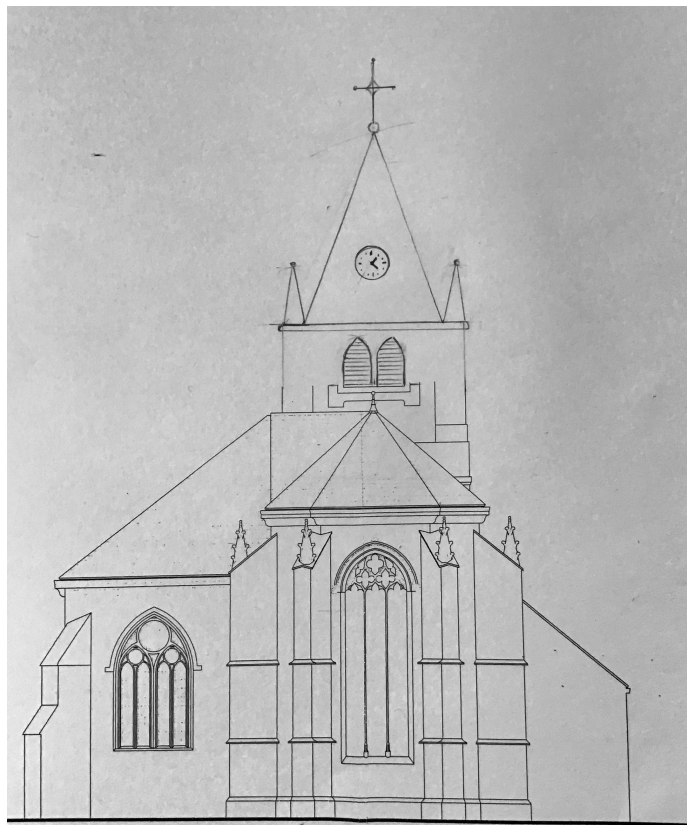
La construction débute dans un style roman bourguignon puis connaît de nombreuses modifications, extensions au gré des moyens et de la volonté des seigneurs, des bourgeois, des fidèles ou de la commune.

Le clocher roman !

Comme toute église, pour affirmer sa présence, elle dispose d'un clocher, repère culturel et outil premier d'information sonore et plus tard, par son horloge, organisateur des rythmes quotidiens.

En 1524, au moment de l'édification du chœur, on déplace vraisemblablement le clocher pour le construire là où il se trouve actuellement. On descend les cloches de leur tour initiale et après plus de 36 ans, en 1561 elles tintent enfin depuis le nouveau beffroi!

Les historiens nous le décrivent d'une hauteur de 70 pieds (environ 21,5 m), il est de forme « carrée et devait être percé



sur chaque face de deux fenêtres cintrées et géminées avec ou sans décor de colonnettes »... « la couverture de ce clocher était une flèche à quatre pans de 35 pieds (environ 10,2 m) d'élévation composée de trois enrayures, et couverte en tuile plombée et à compartiments, avec une grande lucarne où était la Montre de l'Horloge ». Autant dire que le monument ne



ressemblait en rien à l'élan majestueux de l'édifice d'aujourd'hui. Un simple croquis issu de ces informations permet d'en apprécier la réalité. Pour donner encore plus de relief et de vie à cette représentation, nous devons au travail méticuleux de Pascal Lafaille sa traduction contemporaine! Etonnante impression qui renforce notre adhésion au changement ou qui au contraire nous conforte dans notre regard habitué.

Mais, comme on le sait, l'histoire ne s'arrête pas là. A la conquête de la Franche Comté par les troupes françaises de Louis XIV, le duc de Navailles s'empare de la ville de Pesmes après avoir ouvert une brèche dans les fortifications. Le 14 février 1674, il confisque les cloches « *sous prétexte qu'il avait été tiré quelques coups de canon contre ses troupes* ». Les cloches et leur usage furent rachetés pour la somme de 400 francs répartie entre tous les habitants! Un bien curieux cadeau de bienvenue dans la France du Roi Soleil en... se faisant, en quelque sorte, « sonner les cloches »!

Un projet urbain colossal

Un autre épisode lié à l'amélioration des dessertes routières régionales aurait pu transformer totalement la physionomie de la cité et entraîner des conséquences importantes sur son organisation et sur la place de son église. En 1769 « *lorsqu'il s'est agi de construire la route de Gray en séparant le Grand Jardin du Parterre (pour relier les directions de Vesoul et Dole), la municipalité s'en émut et fit d'actives démarches pour obtenir que la route passât par la Place (la grande rue)... afin de favoriser le commerce au centre de la ville* ». L'entrée dans la ville depuis Gray se faisait par la rue des Capucins puis la Porte St Hilaire. Les élus envisageaient de poursuivre par la Grande rue puis le long de la Maison Royale pour rejoindre la rue Vanoise par un aménagement plutôt « périlleux » de la rue de la Grapillotte! L'Intendant de Franche Comté et les ingénieurs de la province proposèrent un tout autre projet, celui « *de faire passer la route par la Place de Pesmes, mais d'y entrer par la porte Mourey (en face de la tourelle, à l'entrée de la rue de Choiseul)*» pour descendre en direction de l'église. Afin d'élargir le passage « *on aurait fait disparaître l'îlot de maisons en bas de la Place* » (entre la rue Gentil et la rue St hilaire) « *de manière à démasquer complètement l'église dont le choeur eut été démoli et reconstruit à l'autre extrémité, en faisant à sa place un portail monumental... la route serait ensuite continuée, comme par le passé, par la rue Ste Catherine, la porte Loigerot puis les quais* » vers la porte du Pont en

direction de Dole puis de Chaumerenne. Ainsi selon les édiles séduits, Pesmes « *aurait une des plus belles places de la province* ». Ce projet prestigieux mais trop coûteux était chiffré à 20 000 francs alors que la commune ne pouvait y consacrer qu'un crédit de 3 000 francs... Il fut abandonné. Prenons toutefois le temps d'imaginer une telle perspective: la place dégagée, la solennité de l'entrée de l'église dans l'axe du château, l'animation, la tenue de marchés...

Notre Dame avant l'heure

Cet échec n'empêche pas la municipalité de déployer de nombreux efforts pour développer l'attractivité de la commune. L'essor du commerce lié à la prospérité des Forges et à la viticulture obligent à moderniser la ville et améliorer la vie des citoyens. Cela passe par l'hygiène, la réfection des rues et des caniveaux, l'aménagement des fontaines... L'église fait évidemment partie des préoccupations des élus.

« Le 4 décembre 1770, le premier échevin M. Maitre indique au Conseil : que la tour du clocher est si peu élevée que nonobstant la grosseur des cloches elles ne sont pas entendues dans la moitié de la ville et surtout à la rue Basse, sur laquelle domine une roche qui en intercepte tout le son, que le beffroy est caduc et en très mauvais état... que la forme de la couverture est toute difforme, qu'elle déshonore et la ville et l'Eglise... qu'il convient de faire élever la tour de 20 pieds (soit un peu plus de 6 m pour une hauteur totale de près de 28 m), de la couvrir en dôme à tuiles plombées avec des arêtes de fer blanc ; un piédestal , une boule et une croix ».

L'assemblée locale s'accorde sur cette proposition et sollicite plans et devis sachant que tout cela prendrait du temps (1). Près de trois années de préparation s'écoulent... mais « catastrophe ! », le 22 septembre 1773, après une épidémie de peste dévastatrice, le feu se déclare dans une maison de la rue Ste Catherine près de la porte de Loigerot. *« Poussé par un vent violent les flammes détruisent tout un quartier de la ville... 109 ménages furent atteints par le sinistre... Le clocher devient également la proie des flammes, et l'incendie est si intense que les cloches fondent sur place, l'horloge de la ville brûlée, les murs calcinés... ».* Des troupes venues de Gray et Auxonne apportent leurs secours et réduisent l'incendie. Un grand élan de solidarité amène de nombreuses communes voisines à organiser des quêtes et à offrir du « *froment, du pain...* ». On reloge à la hâte les malheureux sans abri... C'est la désolation la plus totale. *« Dans cette destruction générale, le fléau épargne la maison qui forme l'angle à gauche en entrant dans la rue Granvelle... Cette préservation miraculeuse fut attribuée à la présence dans la maison d'une statue de la Sainte Vierge... Une autre maison située en face du chœur de l'église échappa aussi à*



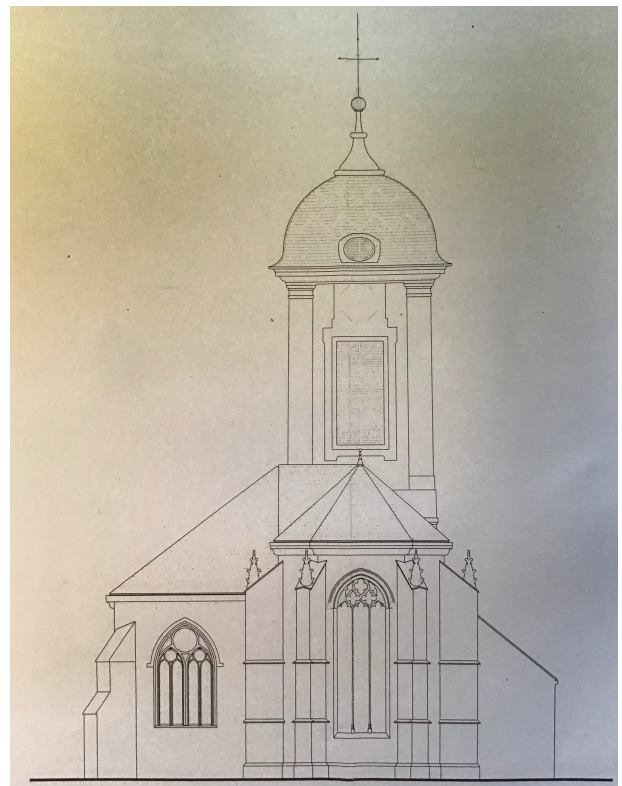
l'incendie. Les témoins de ce prodige l'attribuèrent également à la présence d'une statuette de l'enfant Jésus ». Le linteau datant de 1706 portait l'inscription « Dieu soit béni ». La pierre se trouve aujourd'hui sur la façade de la maison paroissiale.

Les propriétaires entreprennent très vite la reconstruction de leurs habitations. *« Le marquis de Choiseul et son épouse prennent à leur charge le logement et l'entretien de toutes les familles nécessiteuses ruinées par l'incendie ».* La ville se trouve dans l'effervescence d'un immense chantier. Les réparations

de l'église représentent une somme énorme pour la commune dont les moyens financiers sont faibles. Mais on décide d'agir sans attendre. « *Pour faire face à une dépense aussi considérable, le maire propose au conseil qui donne son approbation le 28 septembre 1773 (soit seulement 5 jours après): 1/ de supprimer l'organiste 2/ de supprimer la pension du médecin 3/ celle du grand-mairien (sic) 4/ de cesser de payer pour l'horloge 5/ de rejeter sur les particuliers la pension du taureau et du porc mâle!* ». Le point 2 sera rejeté par l'Intendant car la situation sanitaire du pays reste critique.

Un clocher provisoire est construit en 1775 sur les plans de l'architecte Antoine Attiret de Dole, par Jean-Baptiste Chauvelet entrepreneur à Auxonne. Il accueille de nouvelles cloches et la reconstruction définitive intervient en septembre 1777. Il n'en sera pas de même pour le règlement financier qui prendra plus de temps suite à un désaccord juridique. La propriété de la tour elle-même pose un problème aux « *décimateurs* » (propriétaires potentiels liés à la levée de la dîme) que sont la commune, la paroisse de Pesmes et de Chassey les Pesmes. Il faudra attendre juin 1784 pour régler définitivement et à l'amiable ce litige.

Le nouveau clocher est bien différent et c'est celui qui de nos jours domine et marque l'identité de la ville. Il surplombe la cité de près de 35 mètres. Son dôme bombé inspiré de Florence et dit « *à l'impériale* » illustre la grande mode architecturale de l'époque. Elle devient la tradition en Franche Comté. Le toit à quatre faces se trouve animé d'un dessin fait de petites tuiles plates polychromes et vernissées avec des arêtières métalliques. Le sommet est marqué par une composition à piédouche en plomb. Le bas de la toiture comporte de chaque côté un oculus ovale, clôturé de persiennes. Trois petites cloches du carillon sont suspendues extérieurement sous un portique qui ressort de la lucarne orientale.



Chaque face de la tour dispose d'une vaste fenêtre destinée à recevoir les abat-sons. A l'intérieur, le beffroi supporte quatre cloches bénies le 25 décembre 1773. La plus lourde (3900kg), celle dont le son retentit encore à nos oreilles se nomme « Antoinette-Diane-Gabrielle ». La seconde « Antoinette-Jeanne-Marguerite » pèse 2070 kg et les deux autres appelées « Marie-Stéphanie » 1050 et 490kg. La population accueille ce nouveau monument avec admiration et fierté. L'image de la ville se trouve « redorée » et on célèbre avec faste ce renouveau.

L'implacable séquence de la révolution va marquer plus tristement l'histoire de notre église. Le décret de l'Assemblée nationale du 27 novembre 1790 ordonne aux prêtres et religieux de prêter serment de fidélité à la nation et à la constitution. L'abbé Belle, le curé de la paroisse ne se soumet pas. Il est « destitué » et Pesmes vit des jours inédits mêlant les manifestations révolutionnaires aux cérémonies religieuses... Dans cette sorte de nouvelle logique, le « citoyen-curé » Derriey se trouve élu au conseil général de la commune! La



société locale des « Amis de la liberté et de l'égalité, républicaine et montagnarde ou anti-fédéraliste » fait appliquer à la lettre les décisions de la Convention. Tout l'héritage de l'ancien régime doit disparaître et la destruction ou la confiscation des objets du culte bat son plein. On paie un artisan pour « avoir enlevé et piqué les armoiries qui étaient tant sur les tombes que contre les murs de l'église » pendant que le « voeu général est qu'un arbre de la liberté soit planté sur la place pour y prendre racine ». Pour « le garantir » on prendra « les grillages de fer qui sont à l'église »!

Le climat s'alourdit et le 3 nivôse an III (23 décembre 1794) on vote « une somme de 105 livres pour 33 journées employées pour descendre 3 des 4 cloches du clocher et 36 livres et 14 sols pour les avoir conduites à Gray ». Les cordes des cloches y furent emportées le 17 prairial suivant (5 juin 1795). Seule la grosse cloche « Antoinette-Diane-Gabrielle » reste en place tout comme le petit carillon.

Pour aller jusqu'au bout de la rigueur révolutionnaire il convenait aussi de détruire tous les signes extérieurs de tous les cultes. C'est ainsi que l'on ordonne d'« enlever les branches colatérale (sic) de la croix du clocher et de

poser sur le dos du coq une plaque de cuivre pour lui donner le jeu qui convient et cette plaque sera couverte en fer blanc et soudée après le coq »... « d'effacer les quatre fleurs de lits (sic) qui sont placés aux quatre angles du cadrant (sic) »... « enlever la croix de pierre qui est placée au dessus du pignon du devant de l'église ». L'église fut fermée aux offices le 13 messidor An II (1er juillet 1794) et la Terreur prit fin quelques jours plus tard..

Il fallut attendre le Concordat promulgué le 18 germinal an X (8 avril 1802) rétablissant la liberté du culte pour voir l'abbé Belle revenir dans sa paroisse et découvrir l'horreur d'une église dévastée, dépouillée, saccagée. Pendant ce temps elle aura du ouvrir ses portes à « la déesse Raison ou à l'Etre suprême », au repos de l'âme de Mirabeau , aux cérémonies à la mémoire de Marat puis devenir un magasin à fourrages destiné aux troupes de passage!

La violence de la révolution à fait son oeuvre, les esprits s'apaisent et des temps plus calmes reviennent progressivement. Dans son nouveau statut concordataire l'Eglise se remet peu à peu du cataclysme et poursuit son adaptation. L'édifice cultuel connaît de régulières réparations. En 1852, plus d'un demi siècle après, une seconde cloche d'un poids de 1009 kg viendra effacer en partie le triste souvenir du « terrible dépouillement » de l'an III. Les relations



entre l'Église et l'État ont changé et suite à l'assassinat du Président Sadi Carnot, en juillet 1894, à la demande du maire, le charpentier Siruguet marque le deuil national en fixant le drapeau en berne au sommet du clocher.

Marche et marque du temps

C'est sous le second empire, en 1856, que la commune fait installer une nouvelle horloge publique. Elle remplace le système mis en place en 1753 par Vincent Daclin « maître horloger à Foncines » dans le Jura et détruit par l'incendie de 1773. Le clocher retrouve enfin son horloge. Elle porte le nom de Armand Collin successeur de Wagner, horloger mécanicien rue de Montmartre à Paris. « *Elle est semblable à celle fournie à la ville d'Orléans et se remonte tous les huit jours. Elle est fournie avec garantie de cinq ans pour la somme de 3300 francs dont 330 pour le cadran en laves de Volvic* ». Malgré l'arrêt lié aux travaux elle poursuit son oeuvre au profit de tous. Elle marque le temps tous les quarts d'heure. Au fil des années de nombreux pesmois l'on entretenue et « remontée »: Arthur Barthoulot (1951), Edmond Ducret (1969), Gabriel Paille (1995) et Georges Gaudin (2001) ... avant son électrification.

Revenons encore à la fonction « campanaire » de notre clocher, car c'est bien elle qui a provoqué le changement de sa physionomie. Outil premier et efficace de communication, la sonnerie des cloches répondait à un code connu de toute la population. Au quotidien l'angélus, l'annonce des offices, les événements heureux ou plus tristes de la vie... Au XIXème, les marguilliers faisaient sonner les cloches pour prévenir des orages « *au premier coup de tonnerre* » ou « *pour les orales de feu* ». Les grands moments de notre histoire: le tocsin, l'armistice ou la libération... résonnent du tintement angoissant ou salvateur des cloches de notre église.

Les sonneurs nommés et rétribués par la commune et la paroisse escaladaient à la hâte l'escalier à vis du clocher pour tirer les cordes pendantes au dessus de la voûte. La tâche pénible et très technique, compte tenu du poids « à balancer », constituait une réelle astreinte et présentait

quelques dangers comme les cassures, blessures... Le 21 mai 1937 Aimé Barthoulot, horloger venu de Suisse et sonneur attiré, chute mortellement dans l'exercice de sa fonction. Agé de 60 ans, il habitait rue de la Gare. Depuis les années 1950 le dispositif bénéficie, lui aussi d'un système automatique électrifié.

Le regard de G.Girardot

On ne peut évoquer notre clocher, monument symbolique de la cité sans s'attarder sur ses représentations picturales et plus particulièrement celles produites par Georges Girardot l'artiste local. On lui doit en effet une toile de grande dimension (221x170 cm) datée de 1888 et intitulée « le coq neuf ». Cette scène de genre parfaitement exécutée illustre la présentation dans un environnement quasi identique du coq avant son installation effectuée



en 1882. La fête bat son plein, la vedette du jour et des décennies à venir, trône sur un brancard décoré soutenu par des hommes à l'allure superbe et respectueuse. C'est la procession dans les rues du bourg.



Au faite du clocher l'échafaudage attend. La rue St Hilaire pavoisée, la musique précède, le vin coule et les habitants jeunes et anciens paraissent ébahis... un authentique document d'histoire.

De même, on doit à ce grand peintre une sorte d'instantané du sonneur tout absorbé à sa réflexion avant d'actionner le carillon.

Une scène un peu analogue mais moins grandiose marquera le dernier remplacement du coq en 1994. C'est à Edmond Ducret que revint l'honneur de fixer la nouvelle statue de cuivre sur son axe après la bénédiction donnée par l'abbé Jean Sarrazin et en présence du maire Bernard Joly. Emblème national et symbole religieux il continue à apporter des informations climatiques aux observateurs de la nature désireux de mieux savoir là où les vents nous mènent...

« monter au clocher... »

Enfin, jusque dans les années 80, « monter au clocher » représentait une vraie promotion et une réelle aventure pour les jeunes pesmois. A chaque baptême le curé autorisait deux enfants de chœur à gravir le long et périlleux circuit d'escaliers de pierre puis de marches en bois plutôt branlantes pour atteindre le carillon situé dans l'oculus ouvrant sur la grande rue. Là, Pesmes vu du ciel s'offrait à nos yeux ébahis comme la plus belle leçon de géographie et d'histoire locale. Au signal convenu, agenouillé devant notre clocheton fixe, chacun actionnait à la main, de toute sa force et en rythme, le battant contre la « pince » de l'airain. A l'issue de la sonnerie qui pouvait durer dix bonnes minutes, nous prenions plaisir à saluer de toute notre hauteur et avec une certaine fierté les « gens d'en bas » restés au pied de l'église. Nous goûtions là un certain plaisir. Puis, la main fermement accrochée à la rambarde, les yeux rivés sur l'intérieur du beffroi afin d'éviter la vue vertigineuse et plongeante qu'offrait l'ouverture des abat-son vers le plancher des vaches, la descente s'effectuait toujours avec lenteur et prudence. Notre accueil sur le parvis de l'église par une famille dans la joie et reconnaissante pour notre participation musicale nous valait la récompense toujours enviée du cornet de dragées et de la piécette ou du petit billet de quelques francs qui ne manquait pas de l'accompagner.

Le rappel d'une histoire locale mouvementée permet de comprendre la place irremplaçable de ce monument au centre de la vie et de l'organisation sociale, religieuse et urbaine de la cité. Après le souvenir d'une dernière escalade plus contemporaine, il nous reste à souhaiter une reprise rapide de la restauration générale qui ouvre une nouvelle aube à notre belle église. Elle retrouvera toute la splendeur de sa renaissance de l'année 1777. Il suffit d'observer la passion, la qualité du travail et le cœur à l'ouvrage déployés par les compagnons couvreurs, maçons, tailleurs ou vitraillistes... et les spécialistes qui les accompagnent pour s'en convaincre.

Nous noterons enfin combien la vérité architecturale d'un jour, ou d'un temps, peut avantageusement disparaître pour le confort et le plaisir esthétique des générations suivantes. Et puis, même si cela peut paraître facile, mais chacun le sait parfaitement, les histoires de clochers sont d'abord et avant tout une question d'esprit...

Christian KITA

25 avril 2020.



- (1) A l'usage, cette solution rationnelle ne permettra pas vraiment de faire entendre distinctement le son des cloches aux habitants de la rue Vanoise. Près de deux siècles plus tard le problème reste entier. En 1962, l'abbé Hippolyte TOURNIER, curé de la

paroisse dans sa volonté d'appeler sans exception la totalité de ses « ouailles » utilise les techniques modernes de communication par l'établissement d'un équipement de sonorisation. L'électricien local Léon ATHIAS fait courir un câble, de maisons en maisons, depuis le clocher doté d'un capteur jusqu'à un jeu de « haut-parleurs » placés sur les murs du château ! Ce système judicieux fonctionnera avec plus ou moins de bonheur pendant plus d'une décennie...

Sources:

- Gaston de Beauséjour dans Pesmes et ses Seigneurs - 1932).
- E. Perchet dans Le culte à Pesmes -1892).
- Croquis de l'église R. Duplat. A.C.M.H. D.P.L.G.
- Figuration montage de l'église avant 1773 : Pascal Lafaille.
- Archives et recherches personnelles.
- Bulletin paroissial du secteur de Pesmes (janvier 1962).
- Autres illustrations de Georges Girardot « Le sonneur » (col.Vieille) et « le coq neuf ».

— — — oo O oo — — —